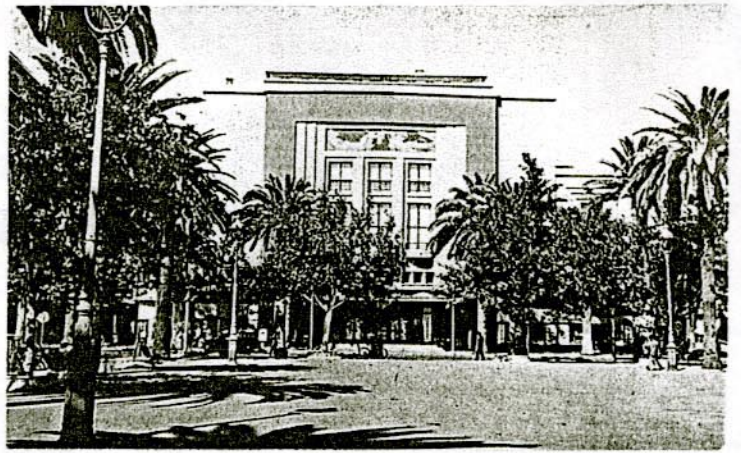


Dis Manou
raconte-mous...
... là-bas!



C'était il y a fort longtemps, aux temps les meilleurs et les plus fastes de l'activité artistique de notre ville, dans l'imposant et moderne théâtre municipal de **SIDI-BEL-ABBÈS** (en Oranie); Superbement situé, plein sud, dominant la place Carnot.

Lors des "saisons culturelles", entre l'automne et le printemps suivant, se jouaient-là des pièces d'auteur, des réjouissances parisiennes, des variétés, des sketches de chansonniers, des concerts assurés par des chanteurs populaires réputés comme Tino Rossi ou Antonio MACHIN, des récitals interprétés par des Orchestres Français ou Sud-Américains... et parfois par de petites Compagnies théâtrales peu connues, pour y donner le meilleur d'elles-mêmes.

Dans le programme des "tournées", croisant par ALGER, ORAN ou CASABLANCA, inmanquablement ces Troupes marquaient leur circuit en se produisant dans ce Théâtre.

Si le bâtiment était d'architecture massive, il présentait cependant un fronton remarquable d'art moderne; ses façades de plain-pied se parçaient des plus beaux marbres sombres d'Italie. Ses parterres intérieurs présentaient de magnifiques ornements décoratifs en mosaïques, et son lustre immense, surplombait très haut la salle de spectacle, des ses mille feux. Les représentations étaient de haut niveau, appréciées de nombreux spectateurs à l'esprit raffiné.

Pour la première fois où j'ai eu le plaisir d'assister à une soirée animée par une petite Troupe peu connue, celle-ci interprétait une comédie ancienne se rapportant au Moyen-Age.

La publicité par affiche et dans la presse, avait fait ressortir le talent des acteurs, le sujet intéressant de la pièce, la beauté des costumes, mais elle ne mentionnait aucunement s'il y avait des animaux en scène... par exemple de vrais chevaux comme aux temps de la Chevalerie.

C'est donc par curiosité, qu'avec des amis, nous avons décidé de découvrir les lieux tant renommés, mais surtout la Comédie moyenâgeuse. Naturellement, en cette première fois, avec nos moyens financiers de jeunes gens, nous étions spectateurs au dernier balcon... celui, communément appelé "Le Poulailles".

À un moment donné, vers le milieu de la représentation, l'acteur principal, debout richement vêtu d'un costume royal, clama d'une voix forte:

- et je donnerai volontiers mon Royaume pour un beau cheval....
(mais à cet instant, un intempêtif incident survint...)

un Zazou du haut de nos travées interrompit le majestueux acteur d'une indiscrete façon:

- SIRE! dit-il, un bourricot ne pourrait-il pas vous suffire?

.....(silence impressionnant sur scène et dans la Salle)... puis:

- Vous avez raison, reborqua le Roi en toisant la poulaille en direction du Zazou.....

..... DESCENDEZ DONC SUR SCÈNE!

Dis Mianou
raconte-nous...
la-bas.....

à mes amis
Zeze et Claudette

C'était dans les années 1940 / 1942 à Sidi-Bel-Abbès, en Oranie, dans mon quartier de "La Marine" où j'ai vécu toute ma jeunesse.



À l'emplacement même où un grand lac touchait terre, peut-être une petite mer intérieure asséchée depuis des temps -un Chott- mais qui se remplissait d'eau lors de fortes inondations provoquées par les crues d'une rivière proche : la Mékerra, d'où le nom de "la Marina" donné par les premiers habitants espagnols dans ce secteur, au pied d'une forte colline appelée : "El Mamelone".

À notre époque, une petite rue coquette partant de la grande nationale (N.7) du sud-est, montait vers une placette du haut de : la "Marine", et judicieusement elle fut baptisée lors de son traçage par le nom d'un amiral célèbre de la "Royale" : le comte de La Pérouse. Ce fut donc la rue La Pérouse.

Nos mères, les ménagères voisines qui habitaient dans les maisons ou les cours bordant cette rue, sortaient de leurs logis le matin pour faire des achats au passage de marchands ambulants arabes ou de "carricos" attelés de bourrins dociles : vendeurs d'oeufs frais, de poules, marchands de légumes, de poissons et en été un livreur de barres de glaces bien protégées, s'aventurait à la fraîcheur des matins pour fournir en glaçons les clients les plus aisés détenteurs de glacières.

Toutes ces ménagères parlaient, en plus du français, la langue espagnole et quelques phrases usuelles d'arabe. Seule exception, une "Française" arrivée depuis peu, considérée comme venant d'un autre pays, ne parvenait pas à s'intégrer à l'ambiance de cette rue. Elle avait fuit l'occupation allemande de 1940 et s'était réfugiée en pays libre dans notre ville. Naturellement elle sortait aussi le matin, comme les autres ménagères au passage des marchands. Mais elle ne parlait que le français.

A cette époque, le plus petit billet de banque avait une valeur de 5 FRANCS.



Ce billet de 5 FRANCS avait cours légal sur tout le territoire, mais dans les faubourgs populaires, le quartier arabe, et surtout les campagnes, le bled, il se désignait couramment par DOURO. Exemple : 3 douros = 15 francs.

Par une belle matinée comme il y en avait tant là-bas, un vieil arabe venant à pied du douar des Khamissis oude Tilmouni, s'était faulé dans notre rue pour éviter le "Goumered", agent circulant à vélo chargé de faire payer des "droits de place", ou "taxes aux ambulants". En effet, ce chibani vendait des poulets vivants attachés par les pattes, blottis dans un couffin tressé en alfa et qu'il portait sur le dos accroché au manchon de sa canne. Il remontait la rue, de ménagère en ménagère, pénétrant dans les cours pour proposer ses volailles en clamant :

- "li poules... el djâja... li poules... el djâja.. gallina !..."

Ce jour-là, la "Française" était dans la rue pour effectuer quelque achat. Pour épater ses voisines marchandant le prix d'un poulet et leur montrer ses progrès réalisés en terme de "langue locale", elle s'adresse au chibani :

- "Bonjour monsieur Mohamed... bonjour ! Chall ton jaja ? (âch-h'âl : combien)

- Tléta douros (3)...ya madame !

- Tléta douros !!! Oh, non ! C'est trop cher... Tiens, 20 francs si tu veux !"

